

L'actualité de Pierre de Coubertin

Autor(en): **Maheu, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **21 (1964)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-996323>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'actualité de Pierre de Coubertin

par René Maheu



Note de la rédaction : Nous avons déjà évoqué dans notre revue la vie et l'œuvre de Pierre de Coubertin. Le magistral exposé que nous publions ci-dessous ne fera cependant pas double emploi et il intéressera certainement nos lecteurs au plus haut degré. Il s'agit d'une allocution prononcée par M. René Maheu, directeur général de l'UNESCO (Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture) à la Conférence internationale organisée à l'occasion du centième anniversaire de la naissance du baron Pierre de Coubertin, en octobre 1963. Nous avons simplement supprimé une introduction qui n'est pas de portée générale et nous avons ajouté les sous-titres.

A. Paroz

L'homme

Votre Conseil a souhaité que je vous parle de l'actualité de Pierre de Coubertin ; je vais essayer de le faire. Je dis bien l'actualité, car mon propos n'est pas de m'incliner devant un sarcophage. C'est la pensée de Coubertin, dynamique et toujours actuelle, que je voudrais évoquer. Mais parce que je veux vous entretenir d'une pensée vivante, il n'est sans doute pas inutile d'esquisser d'abord un portrait de l'homme, qui était de ceux dont on aime et recherche la compagnie et qui ont fait du sport avant d'en parler.

Le voici, élégant cavalier, lançant et maîtrisant sa monture, le voici tirant sur l'aviron, le voici, boxeur, jouant du gant comme de la savate, ce qui ne l'empêchait pas de se produire au piano et de peindre assez joliment. Alors qu'il aurait pu couler des jours agréables dans un humanisme confortable et éclectique, il descend dans l'arène, en homme d'action et en créateur, et je ne sais ce que nous devons admirer le plus de sa ténacité ou de son habileté. Toujours est-il qu'il ne cesse de lutter contre l'inertie, le scepticisme et l'ironie et de multiplier les démarches pour convaincre ses adversaires, avec une ferme courtoisie et les arguments les plus séduisants. C'est merveille de suivre les péripéties de la lutte qu'il mène pour faire comprendre, dans son propre pays, la valeur de l'éducation physique et du sport. Apprenant que ceux qui devaient organiser les premiers Jeux olympiques en Grèce renoncent, de guerre lasse, à l'entreprise, il se rend sur-le-champ à Athènes, fait patiemment antichambre, distingue ceux dont l'action peut être décisive, gagne à sa cause le fils du roi et réussit, après de persévérantes démarches, à gagner la partie.

Cependant, le côté le plus prenant et, pour nous, aujourd'hui, le plus significatif de cet homme, c'est son engagement total dans la vie de son siècle. Tout aurait dû rattacher au passé ce fils d'une famille imprégnée des idées de l'ancien régime. On le retrouve pourtant au nombre de ces jeunes aristocrates qui, à la fin du XIXe siècle, non seulement acceptent les idées et les

conséquences des révolutions politiques de 1789 et de 1848, mais conçoivent avec lucidité le développement et les effets économiques et sociaux inéluctables de la révolution industrielle. Ayant reçu une éducation où dominant la littérature et les arts, il n'en discerne pas moins le rôle de la science et de la technique. Élevé dans le culte du royalisme, il se rallie à la république et à la démocratie ; catholique, il épouse une protestante ; issu d'un milieu étroitement nationaliste, il va chercher ses principaux enseignements à l'étranger et deviendra un apôtre de l'internationalisme.

Par-dessus tout, je veux dire combien je trouve vivifiant son irréductible anticonformisme, sa volonté de sortir des sentiers battus, sa façon de se rire des routines et des modes qui se font et se défont dans un monde en rapide évolution. En pleine Sorbonne, il s'écriait, en 1894 : « Oui, Messieurs, nous sommes des rebelles ! » Un rebelle, certes, il le fut, et combien hardi ! Mais un rebelle souriant, comme en témoignent son œil pétillant et sa moustache débonnaire, ainsi que la verve de ses discours de fins de banquets.

Le refus des idées toutes faites, le sourire, voilà en vérité d'excellents, d'indispensables ingrédients de la pédagogie.

Je dis bien pédagogie, car le baron de Coubertin fut tout au long de sa carrière et avant toutes choses un passionné de pédagogie. Pour s'en convaincre, il n'est que de lire ses premiers ouvrages, essentiellement consacrés à l'éducation et surtout ses Notes sur l'Éducation publique, parues en 1901 et dédiées à la mémoire de Jules Simon. C'est un traité complet d'éducation moderne, qui propose des solutions pratiques d'une si étonnante actualité qu'elles pourraient servir de base, aujourd'hui même, à toute réforme de l'enseignement. Les chapitres consacrés à l'éducation physique et au sport y tiennent encore une place modeste, mais il les développera, en 1919, dans un autre ouvrage, tout aussi précieux :

La Pédagogie sportive.

Ce sont ses recherches pédagogiques et son souci de trouver des méthodes d'éducation adaptées à la civilisation industrielle qui l'ont amené, inéluctablement, à réclamer que les exercices corporels et le sport non seulement aient leur juste place dans les programmes scolaires et universitaires, mais encore puissent jouer, au-delà du domaine de l'enseignement, un rôle marquant dans la vie entière de la nation.

Si l'on connaît les influences qui l'ont aidé à s'orienter — qu'il s'agisse du débat entre les partisans de Jahn et ceux de Ling ou, plus encore, des expériences de Tho-

mas Arnold et du système anglo-saxon d'éducation en général — je crois surtout que ses idées pédagogiques se sont précisées et affirmées au cours des luttes qu'il a menées chaque fois qu'il s'est trouvé en présence de systèmes doctrinaires dont il ne pouvait supporter ni la rigidité, ni le simplisme ; ainsi des défenseurs de la discipline napoléonienne, des adversaires irréductibles de la compétition, de médecins d'abord hostiles puis dangereusement annexionnistes, et enfin des adeptes de l'animalisme scientifique à la Spencer.



Les idées

Sans entrer ici dans une analyse détaillée des idées pédagogiques de Pierre de Coubertin, je voudrais mettre l'accent sur celles qui peuvent nous être le plus utiles à l'égard de la jeunesse actuelle. Car c'est à la jeunesse qu'il s'intéresse surtout, et il lui arrive de reprocher aux pédagogues de ne se préoccuper que de l'enfant et de ne pas accorder une attention suffisante aux jeunes adultes. N'est-ce-pas encore partiellement vrai aujourd'hui ? Et n'est-ce-pas ce qui fait appliquer des méthodes trop émollientes ou trop contraignantes à des âges qui réclament à la fois de la virilité et de la liberté ?

Une des vertus éducatives du sport qu'il met en évidence et qui correspond fort bien à la mentalité de la jeunesse d'aujourd'hui, c'est son réalisme. Les résultats sportifs, en effet, sont sanctionnés par des chiffres et des faits contrôlables — et contrôlés — et les jeunes peuvent ainsi prendre leur mesure et rechercher leurs limites objectives. Et quoi qu'on en dise, c'est de cette vérité surtout quant à ses capacités que la jeunesse est avide, ne serait-ce que pour prendre les dimensions de ses ambitions et de ses rêves.

Coubertin sait aussi que la volupté du sport est le meilleur dérivatif aux passions de la violence ou à l'impulsion des désirs sexuels, que les adolescents, dans nos sociétés policées, n'ont guère le droit d'assouvir, et qui peuvent, par suite, donner lieu à d'inquiétantes explosions. Mais il ne dissimule pas, pour autant, son hostilité à une éducation physique trop sage, trop mesurée, trop pensée, et finalement ennuyeuse. Pour lui, « le sport est le culte volontaire et habituel de l'exercice musculaire intensif, incité par le désir de progrès et ne craignant pas d'aller jusqu'au risque ».

Il remarque aussi que le sport met en jeu des qualités contraires, telles qu'audace et prudence, doute et confiance ; et c'est sans doute là l'une des raisons pour lesquelles le sport est un excellent auxiliaire de l'éducation. Car celle-ci est vouée à l'échec lorsqu'elle est unilatéralement inspirée et qu'elle n'est, par exemple, que douce ou brutale, intellectuelle ou musculaire, utilitaire ou idéaliste. Pas davantage l'éducation n'est un art du juste milieu. Trop souvent le juste milieu n'est qu'une abstraction : un vide pour les besoins, un alibi pour les devoirs. Ainsi le sport, avec sa diversité, avec les ressorts opposés qu'il fait jouer, avec ses exigences contraires, ses alternatives et ses renversements, mérite d'avoir une place d'honneur dans la pédagogie, surtout dans un monde où l'uniformité et la spécialité tendent à atténuer l'originalité des tempéraments.

Mais Pierre de Coubertin sait bien, par expérience, que les idées pédagogiques, si bonnes soient-elles, n'ont que de lents cheminements, que les réformes qu'elles réclament n'ébranlent pas immédiatement le lourd appareil des systèmes scolaires ni l'esprit, par nature

traditionnel, voire traditionaliste, du corps enseignant. Il se rend compte que pour que le sport soit compris, non plus comme un exercice accessoire, d'ordre exclusivement musculaire, mais comme un moyen global et puissant d'éducation, il faut frapper un grand coup. Sans doute pense-t-il aussi aux nouvelles cohortes sportives auxquelles il lui semble indispensable de proposer promptement une éthique, de peur qu'elles ne viennent à adorer de mauvais dieux : ceux du lucre, de la vaine publicité, de l'utilitarisme ou de la volonté de domination. Là encore, des exhortations ne suffisent pas, il faut qu'une manifestation grandiose fasse éclat la démonstration de toutes les vertus du sport. C'est ainsi qu'en 1892, alors qu'il a à peine 30 ans, Pierre de Coubertin lance l'idée du rétablissement des Jeux olympiques, à l'occasion du jubilé de l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques. Ce rétablissement est solennellement proclamé à la Sorbonne en 1894 et les premiers Jeux se déroulent à Athènes en 1896.

« Pourquoi ai-je rétabli les Jeux olympiques : déclare Coubertin. Pour ennoblir et fortifier les sports, pour leur assurer l'indépendance et la durée et les mettre ainsi à même de mieux remplir le rôle éducatif qui leur incombe dans le monde moderne. Pour l'exaltation de l'athlète individuel dont l'existence est nécessaire à l'activité musculaire de la collectivité, et les prouesses, au maintien de l'émulation générale ». Ces mêmes idées, nous les retrouvons encore, au soir de la journée, comme il dit, mais cette fois plus développées, dans le message radiodiffusé qu'il lança de Berlin, en août 1935, un an avant les Jeux de la XI^e Olympiade, et qu'il a intitulé « Les assises philosophiques de l'olympisme moderne ».

S'il était peut-être un peu trop ambitieux lorsque, dans ce texte, il donne pour première caractéristique de l'olympisme moderne celle d'être une religion — *religio athletae* — c'est sa ferveur qui en est la cause ; mais les autres éléments de sa philosophie olympique forment un tout cohérent et dense, que la pensée la plus lucide se doit toujours de méditer. L'olympisme, dit-il, suppose l'existence et la réunion d'une élite d'athlètes, mais d'une élite à laquelle la seule supériorité sportive permet à quiconque d'accéder. La sélection même de cette élite implique donc une large démocratisation du sport et, réciproquement, ce sont les exploits de cette élite qui favorisent l'implantation du sport dans les masses. C'est ce que Pierre de Coubertin a formulé en une loi fameuse :

« Pour que cent se livrent à la culture physique, il faut que cinquante fassent du sport ; pour que cinquante fassent du sport, il faut que vingt se spécialisent ; pour que vingt se spécialisent, il faut que cinq soient capables de prouesses étonnantes ».

Loin de redouter ces « prouesses étonnantes », Coubertin affirme que « chercher à plier l'athlétisme à un régime de modération obligatoire, c'est poursuivre une utopie ». Ses adeptes ont besoin de la « liberté d'excès ». C'est pourquoi on leur a donné cette mâle devise : *Citius, altius, fortius* — toujours plus vite, plus haut, plus fort — : « la devise de ceux qui osent prétendre à battre les records », c'est-à-dire à reculer les limites de l'impossible.

Mais encore faut-il que le comportement moral de ces athlètes soit à la hauteur de leurs records. Pierre de Coubertin leur demande de constituer une chevalerie, qui obéisse rigoureusement aux règles d'un code d'honneur : le « fair play ». Il compte que l'exemple en sera si bien donné aux Jeux olympiques qu'il sera suivi dans toutes les rencontres sportives, internationales, nationales et locales et que son influence gagnera les spectateurs eux-mêmes.

Enfin, pour lui, l'idée de trêve est un élément important de l'olympisme. C'est la « trêve sacrée » que, dans les temps antiques, Iphitos, roi d'Elide, établit par

convention avec Lycurgue et qui, durant près de douze siècles, fut respectée à Olympie. Que cessent pendant les Jeux les querelles, les malentendus, les oppositions et les haines ! Le mélange d'ardeur et de loyauté de la compétition sportive ouvre naturellement la voie au respect mutuel, à l'entente, à l'amitié même. « La haine et la violence, dit Coubertin, sont l'apanage des cœurs faibles ».

Participant, sous un pseudonyme, au concours de littérature des Jeux de Stockholm en 1912, il remporte la médaille d'or pour son Ode au Sport, dont il faut que je vous cite cette strophe :

O Sport... tu es la paix

Tu établis des rapports heureux entre les peuples
en les rapprochant dans le culte de la force contrôlée,
organisée et maîtresse d'elle-même.

Par toi la jeunesse universelle apprend à se respecter
Et ainsi la diversité des qualités nationales
devient la source d'une généreuse et pacifique
émulation.

Tels furent, sommairement évoqués, l'homme et son œuvre, sa foi et ses idées, sa quête et son accomplissement. Il eut le génie d'inventer, la grâce de persuader, le don d'enthousiasmer et l'insigne destin de réaliser ses rêves à la dimension de l'humanité.

Et ses rêves sont vérités.

Oui, le sport est une chevalerie, car c'est un honneur, une éthique et une esthétique, mais qui se recrute dans toutes les classes et tous les peuples et les brasse fraternellement à travers la terre entière. Oui, le sport est une trêve : dans nos sociétés technologiques, soumises à la dure loi du travail, où l'on n'est que ce que l'on a et où l'on n'a que ce que l'on gagne, il est le divin jeu qui emplit le loisir d'une richesse gratuite ; à notre époque d'antagonismes et de conflits, dominée par la volonté de puissance et l'orgueil, il est le divin répit, où la loyauté de la compétition s'achève en respect et en amitié.

Oui, le sport est éducation, la plus concrète, la véritable : celle du caractère. Oui, le sport est science, parce que ce n'est que par la connaissance patiente de sa nature que le sportif se perfectionne. Oui, le sport est culture : parce que les gestes éphémères qu'il trace dans le temps et dans l'espace — pour rien, pour le plaisir : *πρὸς ἡερίν*, comme dit Platon — font éclater au grand jour, en les dramatisant, les valeurs les plus élémentaires, mais par là les plus profondes et les plus larges, des peuples et de l'espèce même, et enfin parce qu'il est créateur de beauté, pour ceux-là surtout qui ont le moins la possibilité de se nourrir.

Pour tout cela, pour tant d'intuitions essentielles et de démonstrations définitives, qu'il nous a léguées à la fois comme un prestigieux héritage et comme une exigeante mission, nous honorons Pierre de Coubertin. Aux confins de notre âge, il fait figure d'un de ces héros fondateurs ou législateurs de l'Antiquité, en qui la piété des générations successives reconnaissait la source des grands destins de la Cité.



L'évolution

Est-ce à dire que nous allons, pour autant, sous prétexte de je ne sais quelle infailibilité à laquelle il eût été le dernier à prétendre, arrêter toute réflexion, clore toute discussion et enfermer sa pensée — une des plus vivantes qui fût jamais — « dans un lindeuil de pourpre où dorment les dieux morts ». Ce serait singulièrement

aller à l'encontre de sa vraie nature, qui fut toujours en quête, et ce serait aussi manquer à la vocation de cette Maison, qui est consacrée à la recherche de l'avenir de l'Homme. Pour ma part, je ne saurais me prêter à ces rites d'embaumement. Bien au contraire, c'est à une méditation nouvelle — nouvelle et renovatrice — sur la pensée toujours vivante de Pierre de Coubertin que je vous invite à procéder au cours des prochaines journées. Je ne doute pas que telle soit la meilleure manière de manifester sa constante actualité.

Oserai-je vous indiquer certaines voies où il me paraît particulièrement opportun que s'engagent vos réflexions pour porter plus loin, plus haut, plus vite l'élan de Coubertin ? Je n'ai, je le sais, aucun mandat, sinon aucune autorité, pour le faire. Si je m'y risque cependant, c'est que je suis assuré, d'une part, de votre indulgence et, d'autre part, qu'il n'est pas de meilleure manière de rester fidèle à l'esprit de celui que nous célébrons que de dialoguer avec lui, comme s'il était parmi nous, et de repenser ses idées dans les termes des réalités de la vie présente qui ne sont plus tout à fait celles qu'il a connues.

S'il est une constante profonde de sa conception humaniste du sport, depuis la proclamation de Paris en 1894, qui est sa profession de foi, jusqu'au message de Berlin de 1935, qui est son testament, c'est bien la double conviction que le sport est démocratique et international, par nature et par vocation. Un demi-siècle d'extraordinaire développement du sport lui a donné magnifiquement raison sur les deux points, et c'est cela l'accomplissement de sa parole et le triomphe de son esprit.

Mais est-ce manquer à sa mémoire que d'observer que cet accomplissement même et ce triomphe se sont réalisés dans des conditions de fait qui exigent une remise en question attentive, voire une révision courageuse de certaines conceptions ou pratiques qui procèdent de lui ? Quant à moi, je ne le pense pas ; je suis persuadé au contraire qu'avec son étonnante liberté intellectuelle, il serait aujourd'hui le premier à entreprendre les réexamens nécessaires.

Sur le premier point — la démocratisation du sport — qui ne voit, qui ne sait que cette démocratisation, les conditions de la vie urbaine, les progrès de la performance sportive, enfin, ont profondément bouleversé les conditions de la sélection de l'élite sportive ? Le fameux axiome que je citais tout à l'heure demeure : le champion est nécessaire au sport. Mais, sauf circonstances exceptionnelles, il n'est plus vrai, comme au temps de Coubertin, que le champion puisse se dégager, se former, s'affirmer et aller au bout de ses possibilités — ce qui est proprement, non seulement sa vocation personnelle, mais son rôle social — dans cet état d'indépendance et d'indifférence à l'égard des contingences économiques que l'on nomme amateurisme et que Pierre de Coubertin considérait sans doute à l'époque comme essentiel à l'olympisme.

Aussi ai-je pris connaissance avec beaucoup d'intérêt du rapport que le Comité exécutif de votre conseil a récemment approuvé et rendu public. C'est un document clair et courageux qui honore son auteur et ceux qui l'ont fait leur.

Pour ma part, j'estime avec eux que si l'amateurisme est la vérité de la masse sportive, l'imposer à l'élite est — sauf exceptions qui confirment la règle — condamner cette élite au mensonge. Sur ce point, les conceptions éthiques de Pierre de Coubertin se réfèrent à un état de la société et à un stade technique du sport, dont il faut avoir l'honnêteté de reconnaître qu'ils sont dépassés. Ce ne sont pas d'ailleurs ceux de la Grèce antique ; car, outre que les démocraties antiques achetaient les loisirs des citoyens par le travail des esclaves, les vainqueurs d'Olympie — lisez Pindare — étaient ce que nous appellerions aujourd'hui des « athlètes d'Etat ». L'état social et la technique sportive à

laquelle Pierre de Coubertin se réfère sont ceux de son temps, c'est-à-dire ceux de l'Angleterre victorienne et, d'une manière générale, de l'Europe bourgeoise des premières décennies du siècle. Aujourd'hui, le champion ne peut pratiquement sortir de la masse sportive que par un régime spécial qui en fait un athlète d'Etat, ou un athlète d'université, ou un athlète de société commerciale. Au sens strict du terme, ce n'est plus un amateur.

Pourquoi tant hésiter à reconnaître que c'est un professionnel ? Est-ce que l'artiste — le peintre, le musicien, l'écrivain — est disqualifié pour toucher des honoraires ? Pourquoi l'argent (ou tels avantages matériels équivalents) souillerait-il les seuls champions sportifs, quand il ne souille pas les poètes eux-mêmes ? En réalité, ce qui souille, c'est le mensonge ; et il est grand temps, à mon sens, de dire les choses telles que tout le monde sait qu'elles sont, à savoir que les normes périmées de l'amateurisme ne font plus, au mieux, l'objet, de la part de la majorité des champions et apprentis champions, que d'une observance formaliste.

Le problème du champion et de l'apprenti champion, ce n'est pas qu'ils soient des professionnels. Le vrai problème, pratique et social, c'est que, tout en exerçant pendant quelques années leurs activités sportives comme une véritable profession, ils doivent en même temps acquérir un autre métier pour le temps, très prochain, où ils ne pourront plus, physiquement, pratiquer le sport en champions. La difficulté est réelle et mérite une sympathique attention. On n'en facilitera pas la juste solution en niant l'évidence, qui est que le champion est tenu de vivre comme un professionnel du sport.

Voilà ce que je voulais dire sur le premier point — la démocratisation du sport et la formation de ses élites. Quant au second — l'internationalisme — on ne s'étonnera pas, je pense, que l'UNESCO y attache une importance essentielle. Mais là encore, il faut avoir le courage de regarder les choses en face et de les dire telles qu'on les voit.

Certes le sport a pris une extension extraordinaire. C'est sans doute l'aspect de nos mœurs qui soit le plus largement répandu à travers le monde : le seul, peut-être, qui soit commun à la fois aux sociétés industrialisées et aux pays en voie de développement. C'est aussi, à un degré sans cesse croissant, un élément des plus vivants des relations internationales : peu de contacts, de confrontations, d'échanges internationaux évoquent, dans les masses, autant de résonance que les rencontres sportives.

Mais, international de plus en plus dans sa réalité, le sport actuel est-il vraiment internationaliste dans son esprit, comme le pensait, comme le voulait Coubertin ? Rien n'est moins sûr, hélas ! En fait, les rencontres internationales sont de plus en plus gagnées — je veux dire, perdues — par le nationalisme, le chauvinisme, le racisme même. Les émotions et les passions que soulèvent ces affrontements et que répercutent, en les amplifiant, à tous les horizons les puissants moyens d'information moderne : presse, radio, télévision, cinéma, ne s'inspirent qu'assez exceptionnellement, il faut bien le reconnaître, de l'antique morale sur laquelle veillait Zeus Philios, dieu de l'amitié. Il est grand temps de réagir si on ne veut pas que l'Altis d'Olympie ne sombre dans le Cirque de Rome ou l'Hippodrome de Byzance.

Que l'on me comprenne bien. Il ne s'agit pas d'essayer de freiner le pouvoir émotif du spectacle sportif, qui est le grand drame populaire moderne. Ce serait absurde, et d'ailleurs impossible. Une des fonctions — et des plus saines — de ce spectacle est la même, à un degré beaucoup plus élevé d'intensité, que celle qu'Aristote assignait à tout théâtre : la fameuse catharsis, la purge des passions et des instincts. Pas davan-

tage il n'est question de priver l'athlète de l'admiration, notamment de ses compatriotes : comme toute excellence, la prouesse sportive mérite de susciter cette admiration, et il est naturel que ceux qui sympathisent le plus aisément avec l'auteur de l'exploit soient ceux qui éprouvent le plus vivement ce sentiment, au demeurant très noble.

Mais s'il n'est pas de compétition sportive sans volonté de victoire, il n'en est pas non plus sans règles et sans éthique. Ce sont ces règles et l'éthique qui en est l'esprit qui distinguent le sport de la lutte sauvage de la vie, dont le nom est guerre. C'est la conformité à ces normes qui transforme la prouesse en vertu, au sens grec aussi — *(ἄρετή)* — et ces normes étant, par définition, universelles, il s'ensuit que, si la prouesse a une patrie, la vertu est purement humaine.

Au reste, quoi de plus barbare que cette identification du public au champion, cette appropriation nationale de la victoire d'un individu ou d'une équipe ? Ces drapeaux, ces hymnes, ces gros titres dans les journaux annonçant « Nous avons gagné... » ou « Déroute nationale », ne croyez-vous pas que c'est là vraiment une exagération monstrueuse de ce que la sensibilité des foules a de plus spontané, quand ce n'est pas une exploitation éhontée de ses élans les plus désintéressés. C'est, en tous cas, le contraire de la catharsis : c'est le retour à une mentalité primitive.

Je crois qu'une énergique réaction s'impose, y compris l'abandon de certaines pratiques qui se sont instaurées dans les Jeux olympiques, soit avec le consentement de Coubertin, comme les hymnes nationaux, soit malgré lui, comme le classement par nations, qui, comme on sait, n'est pas officiellement reconnu, si l'on veut rendre le sport — j'entends le sport tout entier : athlètes, dirigeants et public — à sa vocation internationaliste de promouvoir l'amitié entre les peuples. Est-ce trop demander en cet anniversaire ? Je suis sûr que Coubertin serait le premier à dénoncer les déviations et les exploitations chauvines de son œuvre même, lui qui en 1935 écrivait à propos de rencontres internationales : « On en doit venir à ce que dans de telles occasions — et bien plus encore aux Jeux olympiques — les applaudissements s'expriment uniquement en proportion de l'exploit accompli, et en dehors de toute préférence nationale. Tous sentiments nationaux exclusifs doivent alors faire trêve et pour ainsi parler « être mis en congé provisoire ».

Voilà en tous cas, Monsieur le Président, pour votre Conseil International de l'Education Physique et du Sport une belle et noble tâche. Je suis heureux que vous l'avez dès maintenant entreprise en décidant la création de trophées Pierre de Coubertin destinés à récompenser chaque année l'athlète, l'équipe, le public qui aura le mieux manifesté son attachement au fair play. Je veux vous en féliciter.

Quelles que soient les difficultés de ce combat pour l'honneur du sport où vous vous engagez, je crois que vous gagnerez, si vous persévérez. Car, s'il est une leçon que nous devons retenir du grand exemple de Pierre de Coubertin, c'est bien qu'on gagne toujours à miser sur la pureté de l'homme. L'enthousiasme, cette sorte de folie sublime, comme disait Stendhal, est le trop-plein de cette pureté que notre civilisation utilitaire, hélas ! trop souvent méconnaît ou corrompt, mais que la cendrée et la pelouse des stades recueillent comme la source même du printemps éternel de l'espèce.

